



D'images et de chair : le corps

Le problème avec la psychanalyse, c'est que pour elle le corps ne compte pas, elle ne s'occupe que du psychique !

Combien de fois n'avons-nous pas entendu cette ritournelle. Sur la base de ce grief prolifèrent nombre de nouvelles thérapies, hors du champ médical, qui, elles, font grande publicité de leur souci du corps et de ses symptômes, particulièrement ceux qui sont considérés comme d'origine psychique et baptisés psychosomatiques. Ce couplet est connu. Il est connu mais inexact. Le corps est en fait au centre de l'expérience analytique. Ce séminaire aura pour ambition d'en témoigner.

Disons quand même que pour lui donner cette place centrale la psychanalyse aura dû l'extraire du magasin des idées reçues et lui faire subir quelques retouches.

Selon la Doxa, le corps s'inscrit dans une dualité qui distingue et associe une partie immatérielle, appelée âme, esprit ou pensée et une partie matérielle, le corps lui-même. Dans cette dualité, il n'a guère le beau rôle, il se révèle serf de la pensée qui le soumet à sa puissance pareillement au pilote d'un navire si l'on se réfère à l'allégorie d'Aristote reprise par Descartes, ou pire, il est le tombeau où choit l'âme-pensée si c'est

à Platon et son célèbre jeu de mots *Soma-Sêma* que l'on se réfère. Ce corps-là relève du discours ou de la pensée qui dénie l'existence de l'inconscient, Lacan l'appelle la pensée du manche ¹, c'est la pensée du maître qui croit tenir le manche et avoir le corps à sa main, c'est la pensée de tout sujet qui « s'imagine maître de son être ² ». C'est aussi ce que pourrait interpréter une première lecture de la gravure de Hans Baldung ³ choisie pour l'illustration de ce séminaire : l'âme, ou pensée du manche, qui tient en bride le corps qu'elle chevauche, armée du manche ici représenté par le fouet. Une autre lecture, qui renverse complètement ces valeurs idéales, est plus proche de la vision de l'artiste. Elle consiste à donner à la pensée la position inférieure d'esclave et à mettre le corps en position supérieure de maître. Bien que la pensée ait les traits d'Aristote, synonyme du summum de la raison, loin de tenir le manche, elle est ridicule, nue, à quatre pattes, courbée et menée par les caprices de sa maîtresse. À l'inverse de l'âme raisonnable soumettant le corps, ce serait plutôt l'âme défaillante et asservie. Asservie à quoi ? au plaisir ou à la jouissance du corps si bien suggérés par le corps dénudé de la jeune cavalière jubilant d'exercer sa maîtrise. Que la raison puisse consentir à cette déchéance est bien entendu une faute dont le coupable est connu : le corps, d'ailleurs plutôt appelé dans ce cas : la chair. Dans la Bible la chair est dénoncée par Jésus lui-même : « l'âme est forte mais la chair est faible ⁴ » et corruptrice de l'âme. Plus radical, saint Augustin parle des « vicieuses inclinations de la chair » ⁵ !

Et qu'en dit la psychanalyse qui a affaire à toutes ces catégories, y compris à celle de chair ? Mettre le corps au centre de sa pratique est bien joli mais quel corps ? Le corps qui obéit à la pensée ou bien la chair qui entrave la pensée et foment sa corruption ? Question plus difficile : faut-il admettre sans broncher le principe d'un dualisme ? Et si oui, lequel, le plus ancré dans nos têtes, celui de Descartes qui associe la pensée qualifiée de substance pensante et le corps qualifié de substance étendue ? Lacan s'y est maintes fois référé et l'a situé comme un point de départ... au prix, bien sûr, d'en faire une relecture très personnelle, déclinable en plusieurs temps.

Temps 1 : Descartes a eu bien raison de considérer le sujet comme séparé du corps puisque le corps est compatible avec la substance étendue alors que le sujet ne l'est pas. Pourquoi a-t-il eu raison ? Parce que pour Descartes le corps est fait de cette substance étendue qui est mesurable, alors que la pensée est hétérogène à toute propriété mesurable. Lacan approuve cette vision d'un sujet (ici sujet désirant) qui n'est pas réductible à la seule dimension symbolique d'une mesure de type mathématique, donc il approuve un sujet séparé du corps.

Temps 2 : Descartes a eu tort, il n'y a pas de raison d'identifier le corps avec la substance étendue. Le corps, en tant qu'il a la capacité de jouir, est lui aussi incompatible avec la réduction de la mise en étendue mesurable.

Temps 3 qui sort du chapeau : si le corps est incompatible avec l'étendue alors le corps rejoint le sujet, lui aussi incompatible avec l'étendue, et par conséquent la question de l'union du sujet avec le corps n'en est plus une ⁶. Cette fois-ci : bye-bye le dualisme de Descartes !

Si l'on renonce au dualisme et à son premier avocat, Platon, faut-il pour autant recourir à la théorie d'Aristote qui propose un modèle tripartite : le corps, l'âme et

l'esprit (*nous*), en distinguant l'âme, indissolublement liée au corps et donc mortelle, de l'esprit immortel et extérieur au corps ? Question subsidiaire : si nous nous retrouvons dégagés du dualisme, comment valider alors le principe d'une cause psychique de certains symptômes physiques et continuer de les appeler psychosomatiques ?

Les questions sont d'autant plus nombreuses et délicates que Lacan n'a pas cessé tout au long de son enseignement de faire bouger le concept de corps.

Dans les premiers séminaires, la fonction utilisée est la fonction de l'image. Au début de la vie le corps n'est pas donné, ce qui en tient lieu est un morcellement organique qu'il faut unifier. L'action du stade du miroir dessine une image unifiée dont le sujet peut alors se parer et qui passe à ses yeux pour être son corps. Bien que n'étant qu'une image, cette image permet au sujet de donner une forme unitaire de corps à l'organisme morcelé. Le corps de cette première période est exclusivement imaginaire. Le reste de l'organisme demeure hors de prise du sujet. Ce corps-image initial de Lacan sera complété mais jamais dépassé, bien au contraire !

La seconde période de Lacan que l'on peut dire classique, la plus connue, est celle de l'action de la structure symbolique. Le corps est alors passé au crible du mot, symbolisé, et même dévitalisé par le signifiant. Ce que le sujet prend pour son corps n'est finalement que tissage signifiant : il sent son cœur battre d'amour ou sa main trembler au moment de demander la main de sa belle. Ce corps que le sujet croit être, qui n'est que corps symbolique, c'est en fait le langage qui le lui décerne ⁷. Toutefois, dans cette période du corps-symbolique, une modification théorique est à prendre en compte. Il y a le premier temps de la théorie du langage où le symbolique se substitue au corps par l'opération de représentation du corps et il y a le second temps de la théorie du langage, celui de la langue, où « le symbolique fait le corps de s'y incorporer ». Le concept d'incorporation se substitue à celui de représentation. L'accès au réel du corps et à sa jouissance, soit l'enjeu de notre pratique, s'en trouvera renouvelé : il reposera non plus exclusivement sur le maniement du signifiant et du signifié, son effet, mais sur le maniement de la lettre et de son effet, la réduction du sens.

La troisième période ajoute au corps unifié par l'image, et au corps identifié au symbolique, le corps qui jouit. Soucieux de différencier le corps symbolique, dévitalisé par le signifiant et surnommé pour cette raison « *Corpse* », cadavre, Lacan baptise à l'occasion du terme de chair ce qui reste de substance jouissante, bien vivante, après la mortification symbolique.

Pour reprendre la synthèse de Jacques-Alain Miller, il y a donc trois corps : le corps comme imaginaire ; le cadavre comme symbolique ; et la chair comme réel ⁸.

Le fait que le corps-chair soit arrivé en dernier dans la succession des séminaires devrait peut-être nous inviter à en privilégier l'étude mais ce serait une erreur de s'empressement d'abandonner pour autant le corps-image des débuts pour cause d'obsolescence, et ceci pour la bonne raison que les derniers développements, notamment ceux du séminaire xxiii, *Le sinthome*, le remettent en pleine lumière sous la forme du « sac de peau » qui assure notre unité imaginaire si importante dans la

clinique, « l'idée de soi comme corps », dit Lacan, empruntant une formule qu'avait déjà utilisée Aristote pour définir l'âme. Finalement, c'est définitivement Aristote plutôt que Platon !

Si, pour la psychanalyse, le corps compte !

Il compte parce qu'elle ne le réduit pas au seul corps-symbolique, au cadavre, contrairement à toutes ces thérapies, filles de notre époque neuro-scientiste, qui usent exclusivement du levier de la suggestion signifiante pour lui faire tout le bien qu'elles lui veulent. Le corps ne compte vraiment, qu'à condition de lui reconnaître ses dimensions d'images et de chair.

Éric Blumel

¹ Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, [8 mai 1973], texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 100.

² Lacan J. *Autres écrits*, « La logique du fantasme », compte rendu du séminaire 1966-1967, Seuil, Paris, 2001, p. 324.

³ D'après Hans Baldung, *Aristote et Phyllis*, 1513, (élève de Dürer), gravure sur bois de fil, Nuremberg, Allemagne.

⁴ Évangiles, saint Matthieu, 26, 41 et saint Marc, 14, 38.

⁵ *Confessions*, saint Augustin, [396-397], traduction Port-Royal, Folio, Paris, Gallimard, 1993, p. 132.

⁶ Cf. Lacan J., *Le séminaire*, livre XIV, *La logique du fantasme*, [10 mai 1967], texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2023, p. 330. (Je dois à José-Luis Garcia Castellano d'avoir attiré mon attention sur cette référence du séminaire XIV).

⁷ Cf. Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits*, [juin 1970], Le champ freudien, Paris, Seuil, 2001, p. 409.

⁸ Cf. Miller J.-A., *La psychose ordinaire*, La convention d'Antibes, [1998], Collection Le paon, Agalma Le Seuil, p. 320.